

ET QUE MANGENT LES MORTS?

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire

11 JUL. 1985

N° : 17.872

Cpte : B

Jusqu'ici, nourriture, cuisine ou table, il a toujours été question des vivants. Mais que mangent les morts? Les morts mangent donc? Bien sûr, sinon comment accompliraient-ils le voyage qui les conduit au village d'éternité, et comment pourraient-ils y vivre dans la félicité quand on sait que le boire et le manger sont parmi les plus grands plaisirs qui existent sur terre et... dans l'au-delà?

Voyons donc les réponses que fournissent les indiens Wayāpi¹, proches voisins et néanmoins anciens ennemis des Wayana, habitant le même biotope et pratiquant le même genre de vie.

Tout commence le lendemain de la mort. Le défunt est scindé en trois:

Son cadavre, étendu dans un hamac dans le noir de la tombe emplie de terre, va se décomposer, tandis que ce qui était son ombre *teange* continuera à errer sur terre, d'abord auprès du village, puis toujours plus loin dans la forêt. Il n'y a que «la lumière des yeux», le petit personnage que l'on voit dans la pupille des vivants et qui constitue l'âme *taūwè* qui effectuera le grand voyage. Le premier soir, l'âme d'une femme mange les crabes² et les escargots d'eau³ qu'elle a trouvés le long des cours d'eau durant sa marche. Si c'est un homme il mange le cerf⁴ ou le tapir⁵ qu'il a tué.

Le deuxième jour, l'âme féminine mange la chair de la tortue⁶ qui passait sur le chemin, tandis que l'homme continue à manger le gros gibier. C'est pour cette raison que l'on doit enterrer le mort avec son couteau, ainsi que, dans le cas d'un homme, son arc et ses flèches. Le gibier tué a son importance: point de vulgaire volatile, de rongeur commun ou de petit singe brailard, mais le tapir, géant de la forêt amazonienne, ou le cerf, bête si noble qu'elle n'a pas d'autre nom que *soho*, la «viande», la «chair» par excellence. Ainsi donc, le Wayāpi mort continue d'être chasseur, état jugé le seul digne pour se présenter à ceux qui l'ont précédé dans l'au-delà.

La femme, elle, a quitté les trois cercles de sécurité que les hommes avaient créés autour d'elle afin qu'elle y élève leurs enfants: sa maison, son village, son abattis.

Quand elle allait au-delà, c'était toujours sous bonne escorte, agrégée aux expéditions de chasse ou de pêche des hommes, pour y faire cuire les prises animales au feu du boucan. Il arrivait aussi que les femmes, en groupe, protégées par un homme, ou simplement le couple et leurs enfants, ramassent et cueillent, le long des petits cours d'eau, les menues proies et fruits qui s'offraient à eux.

Là, seule sur ce chemin inconnu, l'âme de la défunte se livre aux activités de ramassage. Ses proies sont celles-là mêmes qu'elle affectionnait sur terre.

Ainsi donc la femme Wayāpi que la mort prive de son royaume, l'agriculture, se retrouve pratiquer le ramassage, substitut féminin de la chasse, et qui donne des produits – crabes et escargots – qui sont regardés avec dédain par les hommes comme étant des nourritures de femme. D'ailleurs les crabes ne sont-ils pas, avec les vers palmistes (autre produit de ramassage) les deux plus fréquentes envies des femmes enceintes?

La tortue, quant à elle, est déjà aux yeux des hommes, plus digne d'intérêt; de plus, sa chair est rouge... Comme le cerf et le tapir, proies de l'âme masculine.

Le troisième jour, l'âme arrive enfin, exténuée par l'ascension d'une montagne. Elle rencontre alors sur le chemin les âmes des fausses couches, des mort-nés et des bébés qui, non autorisés à passer leurs jours dans le village, sont là pour indiquer au nouveau venu l'ultime route à suivre et les dangers à éviter, en particulier les mauvais esprits, qui se tiennent à... senestre.

L'âme perçoit enfin du bruit, tous les bruits caractéristiques d'un village, assourdis par la forêt. Qu'entend-elle? Mais il y a une fête! Car qu'ont donc d'autre à faire les âmes des morts que de jouir de

B17.872

l'éternité? Et la fête à cachiri, c'est-à-dire la distribution à discrétion de la bière de manioc en est un des bons moyens.

Ainsi, l'âme du mort, après avoir été reconnue par ses parents, se voit offrir ce qu'on offre à chaque hôte, à chaque nouvel arrivant dans un village sous peine d'une honte englobant toute la communauté: de la bière de manioc. L'âme prend un peu de repos, boit encore, raconte les nouvelles d'en bas, boit toujours.

Ensuite seulement viendra la visite au démiurge *Yaneya*, qui, sur examen de la vie du défunt, lui accordera de vivre tout de suite parmi sa famille, ou bien se verra obligé de lui infliger une purification par le feu. Ce n'est qu'après avoir été carbonisé, et avoir eu un nouveau corps modelé par *Yaneya* que l'âme du mort pourra rejoindre sa famille.

Honte à celui qui, entre autres forfaits, aurait à reconnaître de mauvais traitements infligés aux chiens! Les chiens sont en effet, avec les poules, les seuls animaux domestiques de l'homme (à ne pas confondre avec les innombrables animaux sauvages capturés jeunes ou adultes qui peuplent les villages), mais leur statuts sont très différents: tandis que la poule est un animal abject — elle mange des déchets — digne, depuis quelques années seulement, de figurer au menu, et encore, uniquement si elle a été fléchée, ce qui la hausse au rang de gibier quelques instants avant sa mort et épargne à nos chasseurs-nés d'avoir trop honte d'eux-mêmes, le chien, au contraire, est très valorisé. Il porte un nom, à l'instar de ses maîtres: nom d'animal, de plante ou inspiré par un caractère physique: à l'intérieur du village, un chien se donne mais ne se vend pas, et à sa mort il est enterré. Cela ne l'empêche pas d'être maltraité, mais il aura sa revanche:

En arrivant au village du ciel, car c'est là que les âmes des chiens résident pour reprendre leur place auprès de leurs maîtres, en arrivant donc, il ira se plaindre à *Yaneya*. En punition, celui-ci préparera, à

l'intention du coupable, non pas une coupe de bière de manioc, mais de la crotte du chien délayée dans de l'eau. L'âme du persécuté, privée de la boisson vénérable devra vider la coupe avant d'entamer sa nouvelle vie.

Cette vie éternelle *awü* se passera dans la félicité de la jeunesse, tout le monde ayant trente ans dans ce grand village du ciel *üwa pupe*. Et les âmes des morts mangeront le produit de leur chasse préparé par leur femme, le gibier n'étant pas autre chose que les âmes des animaux que tuent les mortels. Ainsi donc, chaque pécaré tué sur terre pour nourrir les vivants, voit son âme devenir du même coup le gibier potentiel des morts; des troupes d'âmes animales se recomposent ainsi, attendant les flèches des chasseurs du ciel.

Car voilà le cœur de la question: tout a l'apparence du réel mais tout est fait pour les âmes et pour elles seules: le vécu terrestre du ciel est inhumain. Une femme l'apprent un jour à ses dépens: restée seule dans un village après la mort de son mari, elle pleura tant qu'un faucon⁷ accepta de l'emmener au ciel. Elle croyait pouvoir y vivre heureuse auprès de son mari retrouvé, mais une cruelle déception l'attendait: son odeur de vivante l'écœurerait tant qu'ils ne purent cohabiter.

La situation ne fit que s'aggraver, la pauvre femme étant dans l'impossibilité de se nourrir: le manioc n'en était pas, la bière de manioc n'en était pas, aucun récipient ne remplissait son office de contenant, l'eau même était «fausse».

La femme n'eut plus qu'une idée: retourner sur terre pour en rapporter de la vraie nourriture. Là, le destin s'accomplit: le peigne que son mari lui avait demandé de rapporter au ciel se transforma en scolopendre à la piqûre mortelle.

Et le mythe dit: «Elle put alors véritablement partir rejoindre son mari; elle était maintenant une âme».

Les deux mondes, monde des vivants et monde des morts, jouent des pièces assez semblables, mais les rôles ne sont pas permutable. Cette assertion est confirmée par des exemples inverses : les âmes des morts, soucieuses de voir comment se portent leurs parents dans le monde des vivants, viennent quelquefois leur rendre visite.

Elles n'ont alors pas de plaisir plus grand que de participer à un repas collectif, haut moment de la vie sociale.

Or, si un vivant parmi les morts éprouve des difficultés à «vivre» au sens propre du terme, des morts parmi les vivants sont dangereux pour la communauté tout entière, les enfants, êtres fragiles, étant en particulier les plus exposés à en recevoir les conséquences : maladie ou même mort.

C'est pourquoi on évite soigneusement de laisser des jours entre les convives. Les hommes toujours forment un cercle compact autour des plats afin que nulle âme invisible ne puisse s'en approcher.

Il arriva un jour de 1971 que des âmes viennent, invisibles, participer à un repas collectif ; un convive en avait frôlé une. La marque de leur passage fut la diarrhée dont le village fut victime les jours suivants ; car elles s'obstinaient. Pour les chasser on dut allumer des rangées de flambeaux d'encens pendant trois soirs de suite.

Pour les mêmes raisons d'évitement, les petits bancs individuels seront rentrés le soir, ou bien alors renversés, afin que les âmes des morts ne puissent s'y asseoir.

En forêt, le danger ne vient plus seulement des âmes mais aussi des mauvais esprits : au moment de quitter un campement, le boucan est détruit et la grille est quelquefois même jetée au feu, afin que nul ne puisse s'en resservir.

Il est, par contre, un moment de conjonction entre les deux mondes : c'est celui des grandes danses. Les hommes ont en effet une pensée émue pour leurs morts en ces périodes de réjouissance, et

trouvent qu'il serait impoli et certainement aussi très dangereux de ne pas penser à eux.

C'est pourquoi l'on offre aux âmes des morts, la veille de la grande danse, une petite danse chantée, spécialement faite pour eux, à la tombée de la nuit. Elle porte deux noms : *yaoke* «les pleurs de deuil» ou *payeke* «moment magique».

Les danseurs jouent en effet le rôle des âmes et se transforment pendant la durée de la danse : ainsi on les verra boire avidement de la bière de manioc à même un seau, sans attendre qu'on leur en offre, ce que l'on ne manque pourtant pas de faire. On les verra aussi se cacher les yeux devant les flambeaux d'encens que décidément ils ne peuvent supporter. Voyez, ce sont bien les âmes de nos morts.

Quand tout sera fini, quand les humains auront été se coucher, les âmes des morts continueront, tard dans la nuit, à discuter, assises sur les petits bancs qu'exceptionnellement les hommes ont laissés bien alignés sur la place.

Au matin, les âmes auront disparu, leur fête est finie ; commence celle des vivants.

*Françoise Grenand**

* Attachée de recherche au CNRS (ORSTOM-Cayenne)

¹ Les Wayâpi, de la famille linguistique Tupi-Guarani, vivent au nombre de 390 personnes en Guyane française (fleuve Oyapock) et de 20 au Brésil (rio Kouc) ; 170 autres, toujours au Brésil (bassin du rio Araguay), forment la fraction dite Wayâpi-puku.

² Crabes = *uwâ* *Fredius denticulatus* Milne-Edwards.

³ Escargots d'eau = *uluwa* *Ampullarius urceus* Muel.

⁴ Cerf = *soho* *Mazama americana* Erxleben.

⁵ Tapir = *tapi-i* *Tapirus terrestris* L.

⁶ Tortue de terre = *yâwî* *Geochelone denticulata* L.

⁷ Faucon = *kakâyôli* Faucon rieur. *Herpetotheres cachinans* L.

Tiré-à-part extrait de:

SCHOEPP, Daniel. *La marmite Wayana: cuisine et société d'une tribu d'Amazonie*.
Catalogue d'exposition. Musée d'ethnographie, Genève, 1979. 107 p.